

social, sera désormais le Code. et le Code inflexible. des rapports de l'Eglise avec l'Etat.  
On voit, par cet aperçu que la plupart des sciences ecclésiastiques et sacrées trouvent, dans ces bulles de Léon XIII, le plus ferme appui pour leurs principes, les preuves les plus sûres et les plus solides pour leur démonstration, et surtout, pour leur direction, les règles les plus lumineuses et les plus authentiques.

LA PENDULE A MUSIQUE

Un soir du mois de mars 1860, le vent d'équinoxe, un vent à décorner les bœufs, gémait tristement dans les rues de Montbriant. De temps à autre, des rafales de pluie tombaient, et le vent s'apaisait. Puis il reprenait de plus belle, et les girouettes recommençaient à grincer en tournant, et les chandeliers de bois et les plats à barbe des enseignes s'entre-choquaient avec un bruit strident.

Toutes les boutiques étaient fermées et la plupart des habitants couchés, lorsque l'unique voyageur que le train allant à Paris venait de déposer à la gare du chemin de fer, se dirigea, une petite valise à la main, vers la rue Haute. Il paraissait connaître parfaitement la ville, et alla frapper cinq coups vifs et rapides à la porte d'une petite maison blanche où brillait encore de la lumière au rez-de-chaussée.

—Jésus, Maria! s'écria une voix de femme à l'intérieur. On a frappé comme M. Joseph!

Et, saisissant la lampe, une vieille servante vêtue de deuil vint ouvrir le guichet.

—Qui est là? dit-elle.

—C'est votre José, ma bonne Madeleine, dit une voix d'homme.

Elle ouvrit vite, et levant sa lampe pour éclairer le visage du voyageur, elle s'écria en pleurant:

—Ah! monsieur José! vous arrivez trop tard! Votre bonne maman est morte il y a trois mois.

—J'espérais la revoir encore, dit Joseph, pauvre grand-mère! mais je viens de si loin!

—Entrez, monsieur José, dit la bonne. Venez vous chauffer; vous trouverez tout en ordre chez vous, comme du temps de la défunte. Je vous attends toujours depuis dix ans.

Ils entrèrent dans la cuisine, où un petit feu couvait dans l'âtre. La bonne Madeleine se hâta d'y jeter un fagot, et se mit à préparer du café, s'excusant de n'avoir rien de mieux à offrir.

—C'est tout ce qu'il me faut, ma bonne, dit Joseph, je n'ai pas faim, et je n'ai pas oublié combien votre café est bon. Mais, dites-moi, bonne maman a-t-elle parlé de moi en mourant?

—Oui bien, monsieur; la chère dame en parlait toujours. Elle vous avait pardonné depuis longtemps et vos lettres lui faisaient bien plaisir. Madeleine, me disait-elle, je ne le reverrai plus, mais l'enfant prodigue reviendra. Aie soin de tenir le veau gras tout prêt. Vous savez, monsieur, elle avait toujours le petit mot pour rire. La chère sainte femme s'est éteinte sans souffrir, comme une lampe qui n'a plus d'huile. Quelle bonne maîtresse j'ai perdue!

Et Madeleine pleurait de tout son cœur.

Le jeune homme paraissait fort triste, mais il ne pleurait pas, et son visage, bronzé par le soleil et les fatigues, témoignait qu'une vie dure et aventureuse lui avait appris à maîtriser ses émotions.

—Ne manquez-vous de rien, ma chère bonne? ma grand-mère m'avait envoyé copie de son testament, mais a-t-il été respecté?

—Certainement, monsieur José, et, grâce aux bontés de madame et à mes petites économies, je suis dans l'abondance. J'ai quatre cent cinquante livres de rente, et la jouissance pendant ma vie de votre maison et de tout ce qu'elle contient. Mais je regarde tout cela comme un dépôt, et je vous remettrai tout quand vous voudrez.

—Gardez tout, au contraire, ma bonne, je n'en ai aucun besoin. Puisque ma grand-mère n'est plus, je repartirai demain.

—Demain! et où irez-vous?

—A Paris d'abord, pour placer quelques fonds et acheter une paotille; puis je retournerai en Californie.

—Vous êtes donc bien heureux dans ce pays-là?

—Non, mais j'y ferai fortune, et ensuite je reviendrai habiter Paris.

—Votre fortune n'est donc pas faite?

—Je l'ai faite et dé faite trois fois, et avec tant de peine. tant d'aventures, de dangers et de misères, qu'il me faudrait le reste de la nuit pour vous les raconter. J'ai été volé, incendié, dupé, ruiné, et, en fin de compte, au lieu de chercher de l'or, je me suis souvenu de vos leçons de jardinage, ma bonne, et j'ai cultivé des légumes. Je vendais 40 fr. une salade, 50 fr. un plat de petits pois, et ainsi du reste. Mais si je voulais boire une bouteille de vin, je la payais 60 fr., et mon passage pour revenir ici m'en a coûté 1,500, de sorte que je ne rapporte que 12,000 fr.

—Ce n'est pas lourd, dit Madeleine, pour dix ans de misères. Vous auriez gagné davantage en remontant les pendules des bourgeois de Montbriant et en faisant de bonnes grosses montres comme défunte votre père et votre grand-père.

—C'est vrai! mais c'est que j'ai eu de mauvaises chances contre moi. J'ai acquis de l'expérience; je sais comment je m'y prendrai, et, en deux ans, je vais réparer mes désastres et faire une brillante fortune.

—Hélas! vous feriez bien mieux de rester ici. Votre bonne maman vous a laissé 1,800 fr. de rente, une belle petite maison, un grand jardin, c'est un nid tout fait. En travaillant de votre état, vous pourriez vivre ici comme un seigneur.

—Je m'ennuierais à Montbriant, j'aime la vie d'aventures et j'ai oublié mon état.

Le café était prêt. Madeleine se désolait de ne pas avoir de gâteaux à offrir à son jeune maître.

Tout à coup elle se rappela que, le jour même, elle avait reçu en présent un beau morceau de pain bénit.

—Où donc Trinette l'a-t-elle serré? disait-elle en fouillant dans toutes les armoires.

—Trinette! cria-t-elle en ouvrant la porte, si tu n'es pas couchée, viens donc me donner le pain bénit!

—Qui est Trinette?

—C'est Catherine!

—Et, qui est Catherine?

—Comment! vous avez oublié Catherine, cette petite orpheline que sa belle-mère battait comme plâtre et que madame avait recueillie?

—Ah! oui, celle que j'avais surnommée Chenillon, tant elle était laide!

—La voici, dit Madeleine.

Trinette entra, apportant le pain bénit sur une assiette de porcelaine.

C'était une grande fille, aux yeux noirs, au teint éclatant. Elle était en bonnet de nuit, vêtue d'une robe de serge noire, et avec cela belle comme le jour.

Joseph la salua; elle ne le reconnut pas.

—C'est M. José! lui dit Madeleine.

Elle fit un petit geste d'incredulité.

—Oh! dit-elle, vous voulez rire. M. José était un beau garçon!

—Merci! fit-il, me voilà servi. Et vous, mademoiselle, vous que j'avais l'impertinence d'appeler Chenillon, vous êtes devenue.....

—La plus habile dentellière de tout Montbriant, dit Madeleine en se hâtant de l'interrompre, et une fille sage et laborieuse, j'en réponds... Mais, monsieur José, prenez donc du pain bénit.

—Il y a dix ans que je n'en ai vu, dit Joseph.

—C'est-il Dieu possible! vous étiez donc chez les sauvages?

—Pardine! fit Trinette, cela se voit de reste. Monsieur mange son pain bénit sans faire le signe de la croix.

—Trinette, dit Madeleine, voici la clé de la lingerie. Allez, je vous prie, mettre des draps au lit de la chambre verte, et faites-y bon feu.

Trinette obéit, et, à peine eut-elle refermé la porte, que José s'écria:

—Quelle belle personne! elle doit avoir bien des prétendants?

—Pas un! dit Madeleine, Trinette est la sagesse même. Elle a été demandée en mariage plus d'une fois déjà, quoiqu'elle n'ait pas vingt ans, mais elle a toujours refusé. Elle dit qu'elle coiffera sainte Catherine à perpétuité plutôt que d'épouser un païen. Et je l'approuve, car au jour d'aujourd'hui les bons ménages sont quasi aussi rares que les merles blancs, et cela vient de l'impudence des hommes.

Trinette revint bientôt annoncer que tout était prêt, et Madeleine, éclairant son jeune maître, le conduisit dans sa chambre et lui souhaita une bonne nuit.

Joseph était très las, et cependant, avant de se coucher et dès qu'il fut seul, il voulut vérifier le contenu du portefeuille qui renfermait sa petite fortune. Rien n'y manquait, et, après avoir ainsi terminé sa journée par un hommage au veau d'or, il se coucha et souffla sa bougie.

La tempête s'était apaisée. Le feu ne jetait plus que de mourantes lueurs, et l'odeur de violettes dont les draps fins et blancs étaient imprégnés, invitait au sommeil.

Joseph commençait à le sentir arriver, lorsque tout à coup une petite musique argentine se fit entendre dans sa chambre, et il reconnut le son d'une pendule à musique que son père avait faite pour lui quand il était enfant.

—A qui pensent ces dévotes? se dit-il, de mettre une pendule à musique dans une chambre à coucher! Faut-il avoir peu de sens pratique! Cette seté va m'empêcher de dormir.

Il se leva pour arrêter le balancier; mais il n'y avait pas de pendule sur la cheminée, et les sons paraient d'une chambre voisine dont la clé était ôtée.

Joseph ne jugea pas à propos d'appeler Madeleine pour si peu, et se recouchant, attendit patiemment la fin de l'air.

C'était l'air d'un cantique qu'il avait chanté le jour de sa première communion:

Troupe innocente  
D'enfants chéris des cieux,  
Dieu vous présente  
Un festin précieux..

Et les jours d'autrefois revinrent à sa mémoire. Il revit l'église embaumée d'encens, les enfants, la table sainte, et la douce vision dura bien plus longtemps que la musique ne joua.

Joseph ferma les yeux et se dit: pourvu que la pendule en reste là!

Mais, à l'heure suivante, la petite voix claironnette et tremblante comme celle d'une grand-mère qui fredonne au coin du feu, chanta l'air:

Il est né le divin Enfant,  
Jouez hautbois, résonnez musettes,  
Il est né le divin Enfant:  
Chantons tous son avènement.

Et, bon gré mal gré, entraîné par l'irrésistible puissance de la musique, le chercheur d'or, l'aventurier, l'homme qui ne croyait plus à rien, revit les joyeuses splendeurs de la messe de minuit et suivit en esprit les bergers à la crèche. Et son cœur se serra douloureusement au souvenir de sa mère, morte bien jeune, et de la petite crèche qu'elle lui faisait jadis à Noël.

La silence se fit, mais le sommeil ne vint pas, et, comptant les quarts sonnés par l'horloge de la cathédrale, Joseph sentait approcher l'heure avec une sorte d'effroi.

Que va-t-elle chanter? se disait-il, quelle fibre douloureuse va encore ébranler en moi cette cruelle pendule? — Je n'ai plus de famille; j'ai abandonné Dieu, et Dieu m'a abandonné. Quel pardon peut espérer l'ingrat qui a trahi les promesses de son baptême et laissé à des mains

étrangères le soin de fermer les yeux de ses parents?

La pendule sonna une heure et joua l'air du cantique:

De concert avec l'ange,  
Lorsqu'il la salua,  
Disons à sa louange  
Un Ave Maria!...

La Salutation angélique revint à la mémoire de José. Il la récita les mains jointes, ses larmes coulèrent enfin, et il s'endormit jusqu'au jour.

Et si vous allez à Montbriant, ami lecteur, vous pourrez y voir, rue Haute, dans une jolie maison blanche, à l'heure de midi, un brave homme d'horloger quitter son travail et réciter l'Angelus à genoux avec sa femme, ses enfants et sa vieille bonne Madeleine, tandis qu'à leur voix se mêle l'argentine chanson d'une petite pendule à musique.

(Légendes et chroniques de Montbriant, par Mme J. O. Lavergne, 1 vol. in-12, prix: 75c.)

PATIENCE!

Voilà qui est bientôt dit, mais qui n'est pas si tôt fait!..... Nous avons besoin d'entendre, de temps en temps, quelqu'un d'autorisé nous parler de cette difficile vertu de la patience. Qui mieux que saint François de Sales pourrait le faire avec force et douceur: lui qui tenait continuellement son cœur à deux mains, comme il l'avoue lui-même, pour contenir l'impétuosité de son humeur.

Ce que nous en dirons aujourd'hui est tiré d'un ouvrage plein d'enseignements, et renferme comme la moelle des écrits de l'aimable Saint. En voici le titre:

SOMME ASCETIQUE

DE SAINT FRANCOIS DE SALES

DOCTEUR DE L'EGLISE UNIVERSELLE

OU LA VIE CHRETIENNE

ETUDIÉE A L'ÉCOLE DU DOCTEUR DE LA PIÉTÉ

Par l'abbé Nestor Albert

CHANOINE HONORAIRE D'ANNECY, ARCHIPRÊTRE-CURÉ-PLÉBAIN DE THONES, ANCIEN AUMÔNIER DES RR. SEIGNEURS DE S. JOSEPH, AUTEUR DE LA Vie abrégée de S. François de Sales.

Dedit et Doctores ad consummationem sanctorum. (EPIH. IV. 11.)

OUVRAGE RECOMMANDÉ

Par un Bref de S. S. Léon XIII, par LL. EE. le Cardinal Billio, Grand Pénitencier, et le Cardinal Desprez, Archevêque de Toulouse.

Par Louis Grandjean, Mgr Magnin, Evêque d'Annecy; Mgr Pichenot, Archevêque de Chambéry; Mgr Memillod, Evêque d'Ébroin, et Vicairé Apostolique de Genève; Mgr Gay, Evêque d'Anthédon, Auxiliaire de Poitiers, et par le T. R. P. Eschbach, Supérieur du Séminaire français de Rome.

2 vol. in-12.....Prix: \$1.25

§ III—PATIENCE

SA NATURE.

Je n'aime nullement certaines âmes qui n'affectent rien, et à tous événements demeurent immobiles.... mais bien celles qui, par une entière résignation à la volonté de Dieu, demeurent indifférentes, (77e letr. spirit. 10-260.)

Les cœurs à demi morts, à quoi sont-ils bons? (78 ib. 10-264.)

D'empêcher que le sentiment de colère ne s'émeuve en nous, et que le sang ne nous monte au visage, jamais cela ne sera: bienheureux serons-nous si nous pouvons avoir cette perfection un quart d'heure avant que de mourir (Entret. 9. 3-382.)

Le vrai patient ne se plaint point ni ne désire qu'on le plaigne... Il y a différence entre dire son mal et s'en plaindre. (I. V. D. 5 p. ch. 3. 1-105.)

Il n'y a nul danger à désirer du remède, ainsi il le faut soigneusement procurer: car Dieu qui

vous a donné le mal est aussi l'auteur des remèdes. (96e letr. spirit.)

Le parfait, qui est un oiseau plus rare en ce siècle que le phénix en Arabie, non seulement attend les affronts, les persécutions et les calamités, mais même va au devant sans témérité, et y court comme au festin des noces, jugeant encore qu'il est indigne d'avoir des livres qui le font prendre pour un serviteur de la maison de Dieu. (Opusc. sp. 6-148.)

SES MOTIFS.

La souffrance est une nécessité ici-bas.—Celle vie est telle, qu'il faut manger plus d'absinthe que de miel. (191e letr. 10-446.)

« Vous avez besoin de patience, afin que faisant la volonté de Dieu, vous en rapportiez la promesse », dit l'Apôtre. Oui, car comme avait prononcé le Sauveur, « en votre patience vous posséderez votre âme ». C'est le grand bonheur de l'homme que de posséder son âme; et à mesure que la patience est plus parfaite, nous possédons plus parfaitement nos âmes. Il nous faut donc nous perfectionner en cette vertu. Ressouvenez-vous souvent que N.-S. nous a sauvés en souffrant et endurent, et que de même nous devons faire notre salut par les souffrances et afflictions. (I. v. d. 3 p. 3 ch. 1-102.)

Les abeilles, au temps qu'elles font le miel, vivent et mangent d'une munition fort amère..... Ainsi nous ne pouvons mieux composer le miel des excellentes vertus, que tandis que nous mangeons le pain d'amertume et vivons parmi les angoisses. Et comme le miel qui est fait de fleurs de thym, herbe petite et amère, est le meilleur de tous; ainsi la vertu qui s'exerce en l'amertume des plus viles, basses et abjectes tribulations est la plus excellente de toutes. (I. v. d. 3 p. 3 ch. 1-106.)

Il faut tellement ajuster notre volonté que, ou elle ne prétend point de commodités, ou, si elle en prétend et désire, elle s'accommode aussi doucement aux incommodités qui sont indubitablement attachées aux commodités. Nous n'avons point de vins sans lie en ce monde. (141e letr. sp. 6-456.)

C'est un martyre continu que celui de la multiplicité des affaires. (Ib. 10-329.)

L'affliction est une école.—Que pensez-vous que soit le lit de la tribulation? Ce n'est autre chose que l'école de l'humilité: nous y apprenons nos misères et faiblesses, et combien nous sommes vains, sensibles et infirmes. (Lett. 4. 10-13.)

Elle est un préservatif.—Comme la liqueur de la vigne, si on la laisse dans la grappe longtemps, se pourrit et se gâte, ainsi l'âme de l'homme, si on la laisse en ses plaisirs et voluptés, en ses desirs et souhaits, elle se corrompt; mais si on la presse par la tribulation, il en sort la douce liqueur de pénitence et d'amour. (Serm. 5e vend. carême. 4-371.)

La marque du véritable amour.—Les chiens sont à tous coups en défaut au printemps.... parce que les herbes et fleurs poussent alors si fortement leur senteur qu'elle outrepassa celle du cerf ou du lièvre: parmi les printemps des consolations, l'amour n'a presque nulle reconnaissance du bon plaisir de Dieu. Notre-Seigneur ayant donné le choix à sainte Catherine de Sienne d'une couronne d'or ou d'une couronne d'épines, et choisit celle-ci comme plus conforme à l'amour. (T. A. D. liv. 9. ch. 2. 2-251.)

De dire: Vive Jésus! sur la montagne du Thabor, saint Pierre tout grossier en a bien eu le courage; mais de dire: Vive Jésus! sur le mont du Calvaire, cela n'appartient qu'à la Mère et à l'amoureux disciple qui lui fut laissé par enfant. (96e letr. spirit. 12-164.)

Notre-Seigneur donna le choix à David de la verge de laquelle il serait affligé, et Dieu soit béni, mais il me semble que je n'eusse pas choisi: j'eusse laissé faire tout à sa divine Majesté. Plus une croix est de Dieu, plus nous la devons aimer. (13e letr. sp. 10-226.)

Un gage de salut.—Bon présage pour cette âme qu'elle ait souffert beaucoup d'afflictions; car ayant été couronnée d'épines, il faut croire qu'elle aura la couronne de roses. (102e letr. sp. 12-176.)

Creyez-moi, Dieu aime les âmes qui sont agitées des flots et tempêtes du monde, pourvu qu'elles reçoivent de sa main le travail et, comme vaillantes guerrières, s'essayent de garder la fidélité, emmi les assauts et combats. (186e letr. sp. 10-439.)

Rien ne sort de cette main divine que pour l'utilité des âmes qui craignent Dieu, ou pour les purifier, ou pour les affiner en son saint amour. (90e letr. sp. 12-151.)

Vous ne serez jamais épouse de Jésus glorifié, que vous ne l'ayez été de Jésus crucifié. (207e letr. sp. 11-366.)

Un titre à de grandes récompenses.—Faites belle moisson pendant qu'il en est la saison; recueillez bien les bénédictions des contradictions; vous profiterez plus ainsi dans un jour que vous ne feriez en dix d'une autre saison. (152e letr. spirit. 7-305.)

La croix est la belle quenouille de la sainte Epouse des Cantiques... la laine de l'innocent Agneau y est précieusement liée... Mettez avec révérence cette quenouille à votre gauche, et filez continuellement par une sainte imitation... Le drap qui s'en fera vous couvrira et gardera de confusion au jour de votre mort. (44e letr. sp. 10-170.)

Qui peut conserver la douceur dans les douleurs et langueurs, et la paix entre les tracasseries et multiplicité des affaires, il est presque parfait. Cette grande égalité d'humeur et suavité de cœur est plus rare que la parfaite chasteté. (245e letr. sp. 11-426.)

Que Dieu façonne votre cœur ou avec le marteau, ou avec le ciseau, ou avec le pinceau, c'est à lui d'en faire à son plaisir. (Lett. 96. 12-185.)